

"Tout peuple qui s'éloigne de l'évangile et de l'Eglise met son existence en péril".

La Survivance des Jeunes

ORGANE DE L'AVANT-GARDE

Piété

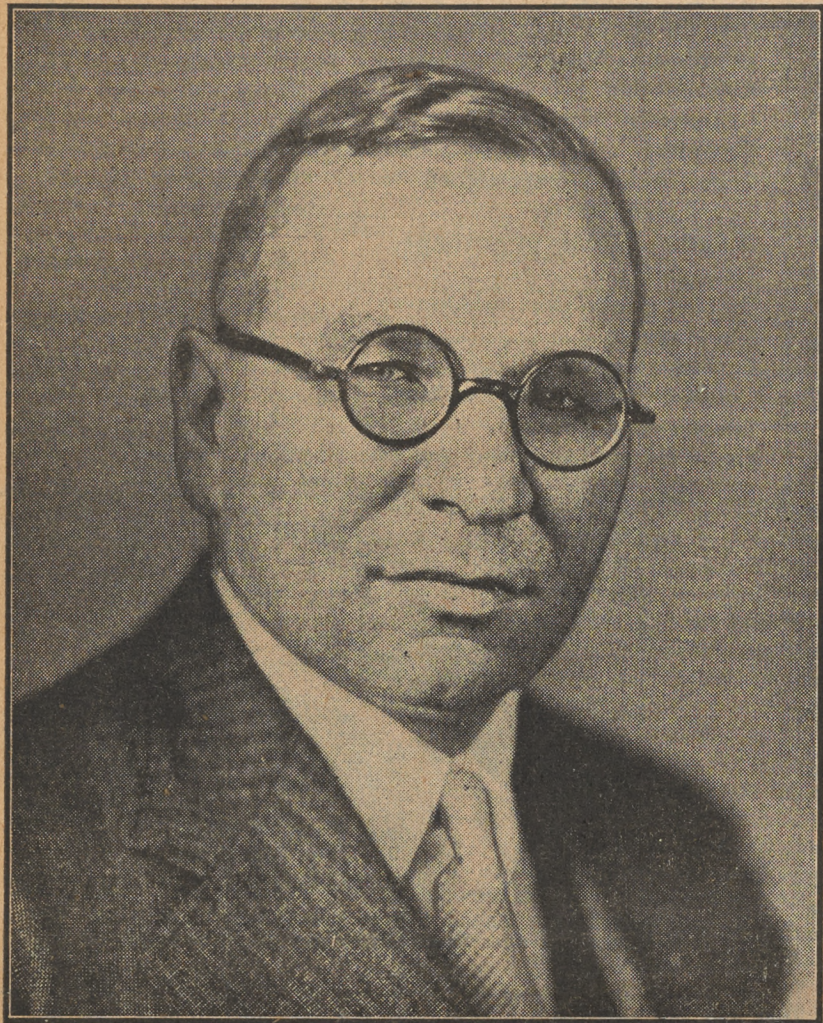
Etude

Patriotisme

Notre Consul

La Survivance des Jeunes,
Edmonton, Alta.

Septembre, 1936



M. PIERRE AUGÉ

En mars dernier, un changement s'opérait dans le Consulat de France pour l'Ouest canadien. M. Pierre Augé remplaçait M. Paul Suzor qui venait d'être nommé Consul en Australie.

M. Augé nous a déjà fait une visite en Alberta. L'intérêt, la sympathie et l'enthousiasme qu'il a manifestés pour nos oeuvres catholiques et françaises nous assurent sa précieuse collaboration.

Sans négliger aucunement les oeuvres qui s'occupent des intérêts généraux de la cause française en Alberta, M. Augé a porté une attention toute spéciale aux oeuvres de jeunesse. Il a pris connaissance de l'Avant-Garde et il l'a trouvée admirable.

Nous avons rencontré dans la personne de notre nouveau Consul, un ami précieux de la cause française dans l'Ouest canadien. Nous désirons faire savoir à Monsieur le Consul combien la sympathie qu'il nous témoigne et le soutien moral qu'il nous promet sont pour nous une pensée réconfortante. Nous sommes prêts à faire tous les sacrifices voulus pour la diffusion de la religion catholique et de la pensée française — mais nous sommes humains et nous comptons beaucoup sur les encouragements et l'appui moral que doivent nous donner ceux qui, les premiers avec nous, doivent s'intéresser à notre cause.

M. Augé est un de ces amis sur lesquels nous pouvons compter. Il nous a promis son concours le plus entier et déjà nous sommes assurés qu'il ne s'en tiendra pas aux paroles. Il agit.

L'Avant-Garde, l'association de la jeunesse catholique et française de l'Alberta, est heureuse de saluer dans la personne de M. Augé, le représentant officiel de la France parmi nous. Elle lui offre l'expression de ses respectueux hommages.

PROGRAMME DE L'ANNEE

Nous avons une magnifique charpente d'organisation de jeunesse en Alberta: c'est l'Avant-Garde.

Cette construction vivante et animée est faite spécialement pour notre jeunesse catholique! Cela veut dire quelque chose.

A Rome les maisons sont toutes en pierre — en Afrique, elles sont en paille — en Amérique, elle sont en bois — au pôle-nord, elles sont en glace! Et tout cela a beaucoup de bon sens! Les maisons de glace ne dureraient pas longtemps à Rome; les maisons de paille ne vaudraient pas cher en Amérique. Chaque pays a ses besoins, ses produits, ses conditions particulières.

Ainsi en est-il pour les organisations! Elles doivent s'adapter au pays, au besoin même d'une localité. Certains produits d'un pays peuvent fort bien se transporter dans un autre et rendre de bons services; assez peu de

produits cependant peuvent se transplanter dans un pays étranger et réussir! Ainsi par exemple nous transportons du riz de la Chine et nous l'utilisons avec plaisir. Nous n'aurions pas grand'chance cependant de le transplanter ici. Le riz se mange bien ici mais il pousse mal.

* * *

On entend parler de différentes associations de jeunesse qui font merveille en différents pays. La J.O.C. convertit la Belgique; le Scoutisme enthousiasme l'Angleterre; le Fascisme soulève l'Italie... Précisément! Elles sont des plantes naturelles! Elles réussissent bien dans leur pays natal.

Nous espérons autant de l'Avant-Garde en Alberta. C'est une plante natale de notre province qui a toutes les chances de bien réussir, pour peu qu'on se donne la peine de la cultiver.

Nous allons lui donner des soins particuliers cette année. Un comité spécial a été nommé par l'A.C.F.A. pour s'en occuper. Ensemble avec les Directrices d'Avant-Garde, ce comité va étudier les meilleures méthodes

Mes chers petits enfants,
Salut! mes chers petits!

Ah! que cela fait du bien que de se retrouver au milieu de vous! Vrai comme je suis là, je me suis ennuyé de vous, d'autant plus que j'ai parlé de vous autres à tout le monde, pendant les vacances: au Cardinal, au Consul de France, aux Congressistes... Et tous ces grands personnages étaient fiers de vous: fiers de votre esprit, fiers de vos talents, fiers de vos oeuvres!!!

Si vous pensez que votre vieil ami n'était pas fier lui aussi!!!

On dit que "l'argent est le nerf de la guerre!" Eh! bien, je vous assure que les encouragements chaleureux que nous avons reçus cet été vont servir d'argent. Je sens déjà que cet "argent" est très puissant et qu'il va nous aider à accomplir de grandes choses cette année!

Allons, mes petits, mettez la main à l'oeuvre avec moi. Nous allons faire de l'abatis!

Nous sommes un peuple de "défricheurs", vous savez. Ce sont nos ancêtres qui ont fait reculer la forêt devant la civilisation en terre canadienne. Cette oeuvre n'est pas finie. Elle ne sera pas finie jusqu'à ce que nous ayons planté la croix à tous les carrefours de ce grand pays. Vous voyez que nous avons encore de la besogne à faire! Je l'avoue — mais, par tous les saints qui m'entendent, je déclare que c'est notre mission particulière à nous, Canadiens français. Nos ancêtres sont venus au Canada pour y "semer les lumières de l'Evangile et faire régner le Christ," et le Christ les a bénis! Quatre siècles de peines, de misères et de persécution n'ont pas réussi à abattre leur courage.

La Providence veille sur notre peuple; elle compte sur lui, de nos jours plus que jamais. Elle le veut fort pour conserver intact le dépôt sacré de la foi; elle le veut apôtre pour faire rayonner dans les ténèbres du protestantisme qui nous environne, les lumières de l'Evangile.

C'est la tâche qui nous incombe et que nous voulons accomplir mieux que jamais cette année, par l'Avant-Garde et "la Survivance des Jeunes." Car la religion est le but de nos oeuvres. Si nous voulons rester Canadiens français, c'est afin de mieux conserver "la foi de nos pères."

L'année commence pour nous... une année intense d'action catholique et française! Allons, mes braves! Faites tous avec moi un grand signe de Croix et saluez le drapeau!

Maintenant, tous, la main à la charrue... et votre vieil ami va suivre — dans le sillon...

Avec amour... toujours,

Guar Le Mayne

"A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR"

L'AVANT-GARDE DE LEGAL ET LE CARDINAL

L'Avant-Garde de Legal s'est distinguée cet été par une magnifique séance qu'elle a tenue en présence du Cardinal Villeneuve, Archevêque de Québec.

Cette séance était une véritable réunion de l'Avant-Garde, telle qu'on les tient régulièrement: prière, lec-

ture des minutes, discussions, résolutions, saynètes, etc. Le Cardinal a trouvé cela charmant. Il ne s'est pas retenu d'exprimer "son admiration très vive" pour notre association de jeunesse albertaine qui accomplissait de si belles oeuvres. Il a même souhaité qu'elle devienne Avant-Garde "ambulante" afin de circuler par tout le Canada pour donner l'exemple.

Les directeurs et directrices d'Avant-Garde ne pouvaient guère recevoir un plus beau témoignage de reconnaissance pour les labeurs et les sacrifices qu'ils se sont imposés dans leur travail d'éducation; la jeunesse albertaine ne pouvait guère recevoir une plus belle récompense pour ses efforts!

Les premiers remerciements reviennent à l'Avant-Garde de Legal qui a préparé la séance et qui, pour

ainsi dire, s'est sacrifiée. Le succès remporté était vraiment à la hauteur de sa réputation. Elle a également été la première à goûter les doux fruits de la récompense.

Mais il faut décerner des remerciements à toutes les Avant-Gardes de l'Alberta qui possèdent le même esprit, qui luttent aussi vaillamment et qui touchent également à de brillants succès. Toutes les Avant-Gardes ne pouvaient pas donner cette séance bien que toutes, à coup sûr, l'auraient désiré. Mais l'honneur qui fut décerné à l'Avant-Garde de Legal rejaillit sur l'Avant-Garde toute entière.

Nous sommes solidaires les uns des autres. L'honneur de l'un fait l'honneur de l'autre dans ce travail que nous essayons d'accomplir en commun pour la gloire de notre religion et de notre patrie.

"A tout seigneur, tout honneur".

SEPTEMBRE, 1936
VOL. II NO 17



JUSQU' AU BOUT!

NOUVELLES

— Mlle Marie-Jeanne Viens, une Avant-Gardiste de la première heure, récemment graduée de l'Ecole Normale, vient de commencer son premier terme d'enseignement dans l'école du village à Ste-Lina. Tous les Avant-Gardistes lui souhaitent plein succès.

* * *

— L'Avant-Garde de Donnelly prépare déjà son Congrès annuel. Elle compte en faire un événement à nul autre pareil. Puisse-t-elle réussir selon ses désirs.

* * *

— Les Avant-Gardistes de Chauvin ont tenu deux séances d'Avant-Gardes pendant les vacances. Ils voulaient fourbir leurs armes pour l'année qui commence. Félicitations!

* * *

— De tous les côtés de la province, l'organisation des cercles d'Avant-Garde s'annonce avec un enthousiasme particulier. Il est évident que l'Avant-Garde a envie d'entreprendre une année d'apostolat conquérante.

* * *

— M. J.-B. Boulanger a été décoré cet été d'une médaille de l'Académie française pour la belle oeuvre qu'il accomplit par son journal: "Le Petit Jour". Il est à veille de publier un livre sur "Napoléon."

UN BEAU LIVRE

Nous entreprenons, dans "La Survivance des Jeunes" la publication d'un cours d'histoire du Canada.

Ne manquez pas de le lire. Vous n'aurez jamais rien vu de mieux encore sur notre histoire. Si vous le suivez bien, vous en serez captivés.

Il est fait exprès pour la jeunesse! Il se lit comme un conte!

Il apparaît sous la forme "d'entretiens". Dès que le premier sera terminé, il sera publié en un fascicule, la grandeur d'un volume ordinaire et se vendra à 5 sous l'unité.

Il y a plusieurs "entretiens" à venir.

Si vous désirez avoir ces fascicules, abonnez-vous immédiatement. A la fin de l'année, ces fascicules vous feront un magnifique volume.

1er fascicule

Histoire populaire du Canada

PAR HUBERT LARUE

PREMIER ENTRETIEN

(1534-1608)

Il était sept heures et demie du soir. Mme Genest, assise sur la galerie de sa maison de campagne, se laissait aller, avec cette nonchalance habituelle aux vieillards, aux mouvements cadencés de sa vieille berceuse; autour d'elle étaient groupés une nuée de ses petits enfants.

Une légère brise de vent d'ouest versait par rafales sur la galerie la douce odeur des marguerites nouvellement fauchées; ce léger parfum, combiné aux senteurs plus âcres des roses simples, des roses doubles, des oeillets et des mignonnettes du jardin, filtrait comme un nuage embaumé à travers les feuilles des bouleaux, des frênes, des saules et des merisiers qui ombrageaient le parterre.

La pleine lune se levait derrière les montagnes du sud; et deux rossignols, perchés sur les merisiers plantés aux coins de la barrière d'entrée, se renvoyaient l'un à l'autre, comme dans le chant d'un psaume, les inimitables accents de leurs mélodieux versets.

La mer était toute fine haute, calme comme de l'huile... si calme qu'elle n'a pas dû, ce soir-là, effacer les empreintes des nombreuses petites pistes laissées sur le sable fin de la grève par les allées et venues des petits enfants de Mme Genest.

A la vue de ce ravissant spectacle, dont une riche nature faisait seule tous les frais, tout le monde était plongé dans une muette admiration, lorsque Mme Genest, rompant tout-à-coup le silence, s'exprima en ces termes:

Mes chers enfants, vous avez vu aujourd'hui une foule de bateaux à vapeur monter ou descendre le beau fleuve Saint-Laurent, tout près de terre, dans les roches, comme on dit en cette paroisse; et pas moins de cinquante batiments, voiles toutes hautes et déployées, ont passé devant la maison dans le cours de la journée. Mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Il y a de cela deux cent cinquante ans et plus, l'endroit où nous veillons en ce moment était tout-à-fait sauvage et inculte. Cette belle grève où vous aimez tant à courir, à bâtir de petits fours de sable, à construire de petits magasins, à allumer de grands feux le soir, surtout quand le temps est bien noir... cette belle grève était alors tout ombragée de grands arbres dont le frêne du jardin, haut de soixante pieds, peut vous donner une idée.

Dans ce temps-là, on ne voyait en ces lieux que des bêtes sauvages; et Champlain, le fondateur de Québec, énumère parmi les principales, les élans, les loutres, les castors, les ours et les cerfs. Sur nos grèves voltigeaient une foule de gibiers tels que canards, sarcelles, bécassines, oies sauvages, outardes, et des alouettes en quantités innombrables. Ces oiseaux de tous genres faisaient les délices des chasseurs de ces temps éloignés, c'est-à-dire, des Hurons, des Algonquins, des Montagnais et d'autres sauvages, qui étaient alors les seuls habitants de ce pays.

Sur l'eau, pas un seul bâtiment; mais de temps à autre, on voyait passer quelques frères canots d'écorce montés par des sauvages vêtus des costumes les plus bizarres.

Souvent encore, dans mes longues rêveries, j'aime à me représenter ces légères embarcations abordant dans quelques-unes des anses de notre belle plage, dans celle, surtout, où vous aimez tant à vous baigner, à cause du sable fin qui la tapisse. Il me semble voir les sauvages tirer leurs canots sur la grève, aller dans la forêt, à dix pas du fleuve, pour y couper, à l'aide de leurs haches de pierre, les grosses branches de frêne qui doivent servir d'appuis à leurs tentes. Je crois voir les femmes courir en toute hâte à la lisière du bois, pour y dépouiller les bouleaux de ces écorces flexibles avec lesquelles elles se hâtent de recouvrir cette primitive charpente pendant que les enfants enlèvent aux pins et aux sapins ces verts rameaux qui doivent joncher le sable de la tente, et leur servir, à la fois, de sièges et de lits.

A l'aide de deux cailloux choqués l'un contre l'autre, ou de deux bois frottés avec vigueur, la sauvagesse ne tardait pas à faire jaillir une étincelle qui, bientôt, communiquée à un tas de branches sèches, se changeait en un brasier ardent dont la flamme servait à rotir quelques-uns de ces beaux poissons, si abondants alors dans le fleuve, mais devenus trop rares aujourd'hui.

Tel était, mes enfants, l'état de ce beau pays du Canada, avant que vos ancêtres soient venus l'habiter au prix de sacrifices sans nombre, bien souvent même aux dépens de leur sang et de leur vie.

Le premier européen, qui a remonté le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Québec et Montréal, a été un célèbre navigateur de Saint-Malo, du nom de Jacques Cartier.

Jacques Cartier n'a pas fait moins de trois

voyages au Canada. Au premier de ces voyages, qui eut lieu en 1534, il ne se rendit que jusqu'à la Pointe-des-Monts, après avoir séjourné quelque temps à la baie de Gaspé, dont le nom sauvage était HONGUEDO.

Dans cette baie eut lieu un incident remarquable, que Cartier raconte, à peu près, dans les termes suivants:

"Le vingt-quatrième jour du dit mois, nous fîmes faire une croix de trente pieds de haut, sous le croissillon de laquelle nous mîmes un écusson à trois fleurs de lys, et au-dessus l'écriteau suivant en bois, et en grosses lettres: VIVE LE ROI DE FRANCE!! Nous plantâmes cette croix sur la pointe du hâvre, en présence des sauvages. Après qu'elle fut élevée en l'air, nous nous mîmes tous à genoux, les mains jointes, en l'adorant devant eux, et nous leur fîmes signe, en regardant et leur montrant le ciel, que par elle était notre rédemption. Etant retournés à nos navires, le chef de ces sauvages, vêtu d'une vieille peau d'ours noir, vint nous rejoindre dans une barque avec trois de ses fils et son frère... Il nous fit une grande harangue, nous montrant la dite croix et faisant le signe de la croix avec deux doigts. Puis il nous montrait la terre tout autour de nous, comme s'il eût voulu dire que toute cette terre était à lui et que nous ne devions pas planter cette croix sans sa permission."

Mais Cartier trouva bientôt moyen de calmer les appréhensions du vieux chef. Il le fit monter dans son navire, le fit boire et manger, lui donna quelques légers présents, et fit tant et si bien qu'il obtint de lui la permission d'emmener en France ses deux fils, dont les noms étaient Domégaya et Taignoagny.

Quelques jours plus tard, Cartier, avec ses deux vaisseaux, quittait la baie de Gaspé et remontait le fleuve jusqu'à la Pointe-des-Monts. Rendu là, sur l'avis de ses compagnons de voyage, il rebroussa chemin et retourna en France.

L'année suivante (1535), par les ordres de François Ier, Cartier entreprit son deuxième voyage, dans le dessein de reconnaître et d'explorer ce grand pays qu'il venait de découvrir.

En ordonnant cette deuxième expédition, François Ier avait surtout un objet en vue: faire pénétrer les lumières de l'Evangile parmi les peuplades sauvages de l'Amérique du Nord, et les convertir au catholicisme.

Voici en quels termes Cartier raconte son départ de Saint-Malo:

"Le dimanche, jour et fête de la Pentecôte, seizième jour de mai, en l'an mil cinq cent trente-cinq, d'après le commandement du capitaine (Cartier), et avec le bon vouloir de tous, chacun se confessa, et nous reçûmes tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale de Saint-Malo. Après cela, nous fûmes nous présenter au choeur de la dite église devant le révérend père en Dieu, monsieur de Saint-Malo (l'évêque), lequel, en son état épiscopal, nous donna sa bénédiction.

"Le mercredi suivant, le dix-neuvième jour de mai, le vent devint bon et convenable, et nous appareillâmes avec trois navires, à savoir: la grande Hermine, du port d'environ cent vingt tonneaux, à bord de laquelle prit passage le capitaine général (c'est-à-dire Cartier). Le second navire, nommé la petite Hermine, était du port d'environ soixante tonneaux; le troisième, l'Emerillon, était du port de quarante tonneaux."

Afin de vous donner, mes enfants, une idée plus exacte des dimensions de ces bâtiments, et, par là même, de l'intrépidité de ces hardis marins, figurez-vous que le tonnage de la petite Hermine et de l'Emerillon ne dépassait guère celui des goëlettes chargées de bois qui passent tous les jours sous vos yeux, et qui viennent de la baie Saint-Paul ou du Saguenay en route pour Québec.

La traversée fut longue et orageuse. "Nous naviguâmes, dit Cartier, avec bon temps jusqu'au 20 du dit mois, que le temps se tourna en colère et tourmente, avec vents contraires et tempêtes si fortes, que jamais navires qui ont passé la mer n'en ont enduré de pires: tellement que le vingt-cinquième jour de juin les trois vaisseaux se perdirent de vue, et n'eurent des nouvelles les uns des autres que lorsqu'ils furent rendus à la terre neuve (c'est-à-dire à Blanc-Sablon), où rendez-vous avait été donné."

En remontant le fleuve, Cartier donna différents noms aux lieux qu'il découvrit. Parmi ces noms quelques-uns ont été conservés jusqu'à nos jours, celui de l'Ile-aux-Coudres en particulier. La plupart, cependant, ont été changés depuis. Ainsi il donna le nom d'Iles-Rondes aux îles connues aujourd'hui sous le nom de Sept-Iles, celui d'Ile-de-Bacchus à l'île d'Orléans, celui d'Ile-de-l'Assomption à l'île d'Anticosti.

A SUIVRE

LIBRAIRIE J. W. PIGEON

10322 AVENUE JASPER EDMONTON, ALTA.

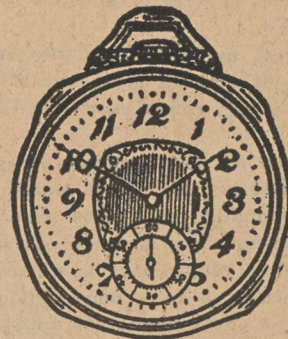
Livres de classe autorisés en Alberta et recommandés par l'A.C.F.A.

Histoires du Canada en français C.S.V.	32c
Cours élémentaire	
Histoire du Canada en français C.S.V.	40c
Cours moyen	
Histoire sainte du jeune âge	18c
Cours élémentaire	
Histoire sainte et Vie de Jésus-Christ	40c
Prix en vente	
Grammaire Robert	25c
Elémentaire	
Grammaire Robert	45c
Complète	
Exercices orthographiques	40c
Cours élémentaire	
Dictées graduées et raisonnées	40c
1ère année	
Dictées graduées et raisonnées	40c
2ème année	
Leçons de style	20c
Cours élémentaire pour fille	
Leçons de style	20c
Cours élémentaire pour garçon	



—L'agent m'a signalé que vous étiez une bonne prise.
—Alors, vous allez certainement me passer à tabac?

GRATIS



CONCOURS

Règle: Devinez le numéro de cette montre! Il n'est moins de 1 et ne dépasse pas 100!

N.B.—Détachez le coupon et adressez-le à M. Nadon. Celui qui aura deviné le numéro attaché à cette montre la gagnera—ou même celui qui s'en rapproche le plus!! Si c'est un petit garçon, il recevra une montre d'homme. — Si c'est une petite fille, une montre de femme.

M.F.NADON

notre bijoutier canadien, se fait un plaisir d'offrir aux lecteurs de la Survivance des Jeunes ces deux montres de première qualité. Elles sont accompagnées d'une chaîne ou d'un bracelet et elles sont garanties.

Ce concours sera répété le mois prochain. Une montre sera donnée en septembre — une autre en octobre.

Le nom du gagnant sera publié dans la Survivance des Jeunes. — Détachez ce coupon et envoyez-le au plus tôt à M. Nadon.

M. F. NADON, 10047 Ave. Jasper
EDMONTON, ALBERTA

Cette montre porte le numéro?
Mon nom
Mon adresse

La Survivance des Jeunes

SEPTEMBRE, 1936

Page 3

Une école d'action catholique et française

L'Avant-Garde est une école d'action catholique et française.

C'est la jeunesse française de l'Alberta, organisée dans les cadres de l'unité scolaire, qui s'entraîne:

- à connaître,
- à aimer,
- à servir

la cause catholique et française.

C'est donc vraiment une école, c'est-à-dire un groupe de disciples étudiant une même doctrine.

Il faut commencer par l'étude, se dit-elle: l'étude de la religion, l'étude de l'histoire. "C'est la pensée qui mène le monde."

Cette étude — approfondie — conduira à l'amour. "C'est la connaissance qui entraîne l'amour."

L'Avant-Garde ne s'arrête pas là. Elle pousse jusqu'à l'action! Captivée par les beautés de sa religion et de son histoire; éprise d'amour pour cette noble cause, elle est fière de la servir! Ce n'est pas sans raison que Son Eminence le Cardinal Villeneuve disait aux Avant-Gardistes qui lui avaient préparé une séance à Edmonton:

"J'éprouve une admiration et une fierté très vive de voir, ici, dans cette province, la façon dont les enfants mettent en relief leur pensée; de voir qu'ils ont un pareil idéal et s'occupent à de pareils travaux." —Mgr Langevin disait (des petits ontariens): "ces enfants sont beaucoup plus avancés que nous." "Eh! bien, c'est le sentiment, c'est la conviction que j'éprouve en voyant à quel souci on occupe ceux qui, demain, recevront de vous, Mesdames et Messieurs, le drapeau; avec quelle force, avec quelle persévérance, avec quel cœur ils sauront aussi le défendre, et, au besoin, l'accroître."

* * *

Nous sommes fiers de l'Avant-Garde, et non sans raison.

C'est l'organisation de jeunesse canadienne qui a peut-être le mieux combiné l'étude et l'action, la religion et le national.

Nous voyons des organisations de jeunesse au Canada qui ne font que de l'étude, d'autres qui prétendent faire de l'action surtout; les unes ne font que de l'action catholique, les autres, que de l'action nationale.

L'Avant-Garde prétend combiner tout cela et faire comme nos ancêtres qui, après tout, ont fait tout le Canada.

* * *

Sans doute, l'Avant-Garde peut s'améliorer encore et elle s'améliorera. Un comité d'Avant-Garde nommé par l'A.C.F.A. est chargé tout spécialement d'étudier l'organisation et les problèmes de notre jeunesse albertaine. Ce comité a déjà commencé son travail et il compte le pousser très loin durant l'année.

Ce comité étudiera toutes les formes d'associations déjà existantes; il choisira les meilleures méthodes de chacune et les appliquera à l'Avant-Garde. Nous avons une association bien à nous en Alberta et qui a donné déjà les plus heureux résultats. Nous devons en être fiers et ne pas chercher à l'abattre ou à la convertir sous le signe d'une autre association quelconque qui créerait de l'enthousiasme en Chine, au Japon ou même à Constantinople.

Si l'Avant-Garde n'est pas aussi développée qu'elle pourrait l'être dans ses méthodes, il s'agit de la développer — non de la déloger. Car l'Avant-Garde veut et prétend faire de l'action catholique tout autant que l'Association la mieux recommandée. Elle prétend qu'un des meilleurs moyens de le faire c'est de cultiver la fierté nationale. Nos ancêtres étaient des chrétiens modèles dans leur vie religieuse, familiale et sociale. Pourquoi ne pas étudier leur vie afin de les mieux imiter? Pourquoi ne pas cultiver en nous l'amour de leurs vertus, de leur idéal, de leurs traditions?

Notre peuple est peut-être le peuple le plus catholique du monde. En tout cas, il est catholique dans la proportion d'environ cent pour cent. C'est un miracle dans un pays protestant comme celui-ci! S'il s'est conservé, c'est parce qu'il a conservé sa civilisation propre, sa langue, et que celle-ci a servi de sauvegarde contre la civilisation britannique qui est protestante dans la proportion de quatre-vingt-cinq pour cent.

Alors, pour se protéger dans la vie sociale, l'Avant-Gardiste veut s'armer de cette sauvegarde qu'est sa langue et sa civilisation française. Avant de convertir les autres, il faut se conserver soi-même. "Si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur?"...

* * *

Etude, action, patriotisme, voilà le programme de l'Avant-Garde, celui sur lequel le Comité d'Avant-Garde va greffer cette année les meilleures méthodes d'action des meilleures organisations — il s'agit, si nous ne voulons pas être ridicule, de choisir ce qu'il y a de mieux dans ce qui existe et de l'appliquer à notre situation albertaine — étant donné que nous ne sommes pas en Chine!

G. L.



—Vous n'avez donc pas hésité à tuer cet homme pour lui voler vingt francs!

—Pardon, pardon... On m'avait dit qu'il avait toujours beaucoup d'argent sur lui...

UNE PAGE D'HISTOIRE

Récit d'une petite albertaine

Pendant la lutte continuelle que nous poursuivons dans notre cher ouest canadien, il nous arrive de rencontrer sur le chemin du vrai patriote (chemin quelquefois épineux) une rose s'épanouissant, se prêtant à la main qui sait la cueillir et en retirer les plus beaux parfums. Cet arôme nous fait oublier les sacrifices pour nous remplir d'une joie non pas commune mais d'une joie — patriotique: telle est celle que je goûtai en lisant un article intitulé "Les Petits Chevaliers de la Croix". J'ai cru qu'il en serait de même pour plusieurs d'entre vous — c'est pourquoi je n'ai pas hésité à vous le faire connaître. Cet article fait l'honneur de nos ancêtres mais bien que celui de ces ennemis qui ne sont plus que des amis! des amis de la langue française et de notre religion catholique!!

Au mois de juillet 1936, ces petits Chevaliers de la Croix ont visité notre belle ville de Québec. Après avoir parcouru les principaux édifices, ils se dirigèrent vers l'église Saint-Rock. C'est en cet endroit que s'est déroulée une scène que l'on voit rarement. A l'entrée de l'église s'adressant particulièrement à ses Petits Chevaliers irlandais, leur curé leur parla en ces termes:

"Mes chers enfants, vos aïeux étaient de fervents catholiques craignant Dieu et respectant le prêtre... Ils parlaient le gaelique, votre langue et non pas l'anglais. Par conséquent, ils étaient moins exposés aux influences du protestantisme. Les anglais protestants ont beaucoup persécuté vos aïeux dans leur langue et dans leur foi; aussi, ils ont réussi à faire disparaître le gaelique... C'est pourquoi vous parlez maintenant une langue étrangère, la langue du protestantisme, la langue dans laquelle il s'écrit le plus de choses contre notre sainte religion. Vous êtes imbus d'idées protestantes par la lecture de journaux protestants, de revues, etc... Voilà pourquoi vous nous jugez mal, nous Canadiens français. On nous traite d'étroits d'esprit, d'arriérés parce que nous ne fréquentons pas les lieux défendus. On nous accuse d'être peu sociables parce que nous ne nous mélangeons pas beaucoup aux Anglais protestants, mais sachez que les Canadiens français sont foncièrement catholiques et qu'ils gardent la foi telle qu'ils l'ont reçue. Tant qu'ils parleront le français, ils seront un rempart contre le protestantisme en ce pays.

Mes chers enfants, je vous ai souvent entendus mépriser la langue française: paroles entendues sans doute. Je ne vous veux pas fanatiques. C'est la raison pourquoi je vous préviens de ce qui vous attend dans la vie. Vous rencontrerez surtout chez vos compatriotes des ennemis de la langue française. Dans le passé, ils ont donné plusieurs preuves de ce qu'ils pouvaient faire — la mort du français en Ontario, le Règlement XVII. N'est-ce pas là ce qui nous a obligés à lutter plusieurs années pour le faire abolir?

Pourquoi les Irlandais catholiques se rangent-ils souvent avec les pires ennemis de la religion catholique pour faire abolir la langue française? Pourquoi cette haine dans le cœur de votre race pour la langue française? Savez-vous mes chers enfants, qu'il n'y aurait presque pas d'Irlandais au Canada, si les Canadiens français, lors de la grande immigration vers 1842, n'étaient pas allés au secours de ces pauvres malheureux qui mouraient par milliers du choléra? Si vous ne le savez pas, vous n'avez pas le droit de l'ignorer. Nos prêtres et nos religieuses ont quitté leur couvent et leur presbytère et se sont

constitués les infirmières des Irlandais arrivant malades à Québec. Plusieurs de ces âmes dévouées sont mortes victimes de leur dévouement. Des milliers d'enfants furent laissés orphelins de pères et de mères — c'est alors qu'ils furent recueillis par les Canadiens français. Je vous ai conduit à l'église Saint-Rock parce que cette église est un endroit cher à tout Irlandais qui a le cœur bien placé. Durant cette immigration irlandaise le curé de St-Rock monta en chaire avec un petit orphelin irlandais dans ses bras et, le montrant à ses paroissiens, il leur dit: "Voici un pauvre petit orphelin dont le père et la mère viennent de mourir du typhus dans le port de Québec. Qui d'entre vous l'adoptera?"

"Non, continua le curé, celui-ci, c'est moi-même qui l'adopterai. Il y a encore 3,000 de ces pauvres petits orphelins dans le port. Allez en chercher."

La messe terminée, toute la paroisse St-Rock se transporta sur les rives du fleuve et se firent avec joie les adopteurs de ces orphelins. Petits frères et sœurs furent adoptés trois ou quatre par les mêmes familles afin de n'être pas séparés.

Mes chers enfants, j'en ai dit assez pour vous prouver combien cette église est sacrée pour votre race. Ce matin, vous allez faire un geste qui attirera sur vous l'attention du Canada tout entier. Hier, en montant "La Scola Sancta" à Ste-Anne de Beaupré, vous avez baisé chaque marche comme témoignage de respect. Vous ferez le même geste ici en reconnaissance de ce qui s'est passé lors de l'immigration irlandaise en 1842.

Les Petits Chevaliers irlandais entrèrent dans l'église St-Rock à la suite de leur curé et vinrent s'agenouiller au pied de la balustrade, se mirent à genoux et, de toute leur énergie, répétèrent après leur curé, qui parla au nom des Chevaliers irlandais: "Nous, les Chevaliers de la Croix, reconnaissons tous les services rendus par la race française. Au nom de nos parents, au nom de la race irlandaise toute entière, nous déplorons amèrement les ingratitude de plusieurs de nos compatriotes pour la race canadienne-française et faisons amende honorable en baisant le parquet de cette église. "Et tous se penchèrent et baisèrent avec le plus grand respect les marches de l'église devant leur curé et plusieurs autres témoins...

Après avoir manifesté leur gratitude, ils quittèrent les belles villes de Québec et de Montréal les larmes aux yeux, et partirent convaincus que les Canadiens français sont vraiment des gens de bon sens, de bonnes manières, et par-dessus tout, des gens qui veulent conserver leur langue et leur religion ainsi que leurs belles coutumes tout en respectant les autres races et en leur aidant même, au besoin, comme ils l'ont toujours fait dans le passé.

Vouons à ces petits Chevaliers une admiration bien digne de leur beau geste! Que bénis soient les descendants d'aïeux si généreux! Soyons fiers de nos ancêtres et soyons convaincus que nous n'avons pas à rougir d'être Canadiens français. Après ces heureux Chevaliers de la Croix, inclinons-nous, nous aussi, devant notre Créateur et remercions-Le de toute notre âme de nous avoir faits ce que nous sommes! Accompagnons nos remerciements d'une demande — celle de rester toujours ce que nous devons être:

CATHOLIQUES ET CANADIENS FRANÇAIS TOUJOURS!

Honneur aux petits Chevaliers de la Croix!

Petite Canadienne Albertaine.

"UN SOU PAR MOIS PAR AVANT-GARDISTE"



LE PLAN LE MOYNE

En effet, il a la vie dure.

Alors qu'on pouvait espérer, l'an dernier, qu'il allait expirer dans un avenir assez prochain et qu'il laisserait la paix, enfin, à ses amis — le voilà qu'il ressuscite avec les bonnes récoltes qui s'annoncent. "La faim fait sortir les loups du bois".

C'est naturel. Personne ne veut mourir à moins que ce soit nécessaire.

Or, "Le Plan LeMoyné" n'a pas encore vu la nécessité de mourir. Donc, il veut vivre.

—★—

Il veut même survivre car il a connu l'agonie l'année dernière. Les bonnes récoltes qui s'annoncent l'ont ramené à la vie et lui donnent maintenant des élans pareils à ses premières ardeurs. Il va sans doute vous "gouailler", surtout maintenant qu'il a plus de vie que jamais.

Ne vous laissez pas malmener. S'il vous force trop les reins, défendez-vous.

Ce qu'il demande cette année, c'est ce qu'il vous a toujours demandé: "un sou par mois par Avant-Gardiste".

Plusieurs trouvent que c'est trop peu. Ne vous en plaignez pas, car la "bourse" est toujours affamée et elle "gobera" vite le surplus de ce que le plan demande.

Un sou par mois par enfant — c'est peu — mais c'est également beaucoup si chacun le donne. Voilà la question. Plusieurs trouvent que c'est si peu que cela n'en vaut pas la peine et ils ne le donnent pas! Alors pour peu que la "bourse" ait demandé, elle reçoit encore moins. C'est ce qui lui donne des "coliques".

Cette année cependant, tout le monde promet quelque chose. C'est consolant et encourageant. Alors le petit journal se lance de nouveau comme s'il était riche, avec l'espérance que les sous viendront lui prêter main-forte avant qu'il ne crève.

Avant - Gardistes, qu'allez - vous faire ?

UN ABONNEMENT PRECIEUX

Le cours d'histoire du Canada publié actuellement dans "La Survivance des Jeunes" est divisé par "entretiens" qui seront mis en fascicule à tous les deux mois.

Ces fascicules se vendront 5 sous. Ceux qui veulent en faire un volume à la fin de l'année, feraient bien de s'abonner immédiatement.

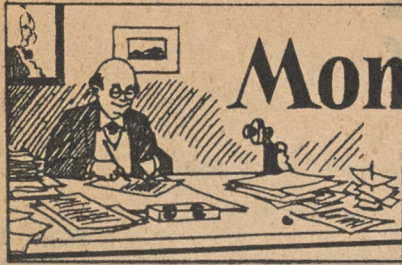
Il ne sera tiré de fascicules que pour le nombre de ceux qui s'y abonnent.

Abonnez-vous maintenant.

Ceux qui préfèrent acheter le volume tout monté à la fin de l'année, doivent également nous prévenir immédiatement afin de faire le tirage voulu.

Ce volume se vendra 75 sous.

— "La Survivance des Jeunes" se vante de posséder deux qualités d'ordre matériel, si elle n'en a pas d'autre: premièrement, elle est le seul "journal" proprement dit au Canada rédigée exprès pour la jeunesse; deuxièmement, elle a un tirage plus fort que n'importe quel hebdomadaire canadien.



Mon Courrier

Couvent de l'Assomption,
Edmonton, le 6 sept. 1936.

M. Gérard Le Moyne,
"La Survivance des Jeunes",
Edmonton.

Cher Le Moyne.

Nos vacances déjà finies ! C'est conclure que nous sommes de nouveau à l'oeuvre pour une autre année scolaire. Je suis bien contente de mes vacances, à cela je puis ajouter une satisfaction : celle de n'avoir pas oublié le vieux Le Moyne, notre petit Journal, notre belle cause de français. J'ai cru vous faire plaisir en vous rédigeant un petit quelque chose pour "La Survivance des Jeunes". Ce n'est rien ? comparé aux belles oeuvres littéraires—cela je le sais bien—mais connaissant votre grande bonté pour les Jeunes je me figure vous trouver bien indulgent ! Est-ce que je me trompe ? Ce sujet n'est peut-être pas en rapport avec vos idées ou bien peut-être livré aux mains de nos petits Avant-Gardistes ? Libre à vous d'en faire ce que vous voudrez.

Sous peu nous recommencerons l'Avant-Garde et c'est vous dire que nous nous en promettons !! Nous serons un peu plus nombreuses cette année, tant mieux, n'est-ce pas cher Le Moyne.

C'est avec anxiété que nous attendons de vos nouvelles par la voix du petit Journal.

Bien à vous,
Thérèse Vallée.

Mlle Thérèse Vallée,
Couvent de l'Assomption,
EDMONTON.

Ma Chère Thérèse :

Je suis probablement plus heureux que vous autres de voir que les vacances sont finies. Je dois l'avouer, je me suis fort ennuyé de mes Avant-Gardistes pendant les vacances. Je me consolais à la pensée qu'ils devaient s'amuser beaucoup et se reposer de leurs grands travaux de l'année. C'est pourquoi je ne me plaignais pas trop de leur absence.

Maintenant vous êtes de retour à l'oeuvre et ta bonne petite lettre me fait savoir que vous êtes décidées de faire une bonne année. Je vous le souhaite à tous et je vous promets mon concours si petit qu'il soit.

Ta composition est magnifique. C'est une belle petite page d'histoire bien racontée que je suis heureux de publier dans ce numéro. Je suis certain qu'elle intéressera tous nos lecteurs.

Bonjour ma chère et bonjour à tous.

Ton vieil ami,
Gérard LeMoyne.

M. Gérard LeMoyne,
Directeur de "La Surv. des Jeunes".
Cher vieil ami.

Je ne sais si vous vous êtes ennuyé, mais moi, j'ai trouvé le temps long. Aussi, je vous devance, car, je veux vous montrer que je suis sincère. D'abord, je dois vous dire que notre bonne Soeur Supérieure est de retour de l'Est. Nous sommes fiers de la revoir au milieu de nous, car, nous sentons chez elle une affection franche et sincère pour l'Avant-Garde. Puis, je ne veux pas l'oublier, elle nous a ramené la bonne Soeur Marie de Saint-Gabriel-de-la-Passion, l'ouvrière de la première heure à Chauvin. Quelle cordiale bienvenue nous leur souhaitâmes ! A toutes deux nous disons : "Longue vie à Chauvin."

Ensuite, bon Père LeMoyne, je ne veux pas vous laisser ignorer que le Cercle Aloné de Lestres a tenu deux assemblées d'Avant-Garde pendant les vacances, le 30 juillet et le 22 août. Le Cercle du Long-Sault a aussi montré son esprit patriotique en se réunissant le 22 août. Savez-vous, bon Père LeMoyne, que toute l'élite était là ? Et l'élite fut nombreuse. Ça montre, n'est-ce pas que nous ne sommes pas peureux quand il s'agit de se montrer Canadien. A ces réunions, nos Directrices nous ont entretenus longuement de la JEC et de la JAC, ces deux puissants leviers de l'heure actuelle. Savez-vous que nous sommes sortis de ces réunions plus convaincus que jamais du besoin de l'Action catholique à l'école et autour de nous ? Vraiment, il y a là un beau travail à faire, Père LeMoyne, si vous voulez nous

aider. Vous qui avez la tête si remplie de belles et de bonnes idées, venez à notre secours, et nous braverons la tempête qui nous menace. Je m'arrête, cher bon vieux, car je vais finir par vous faire un sermon. Et ce n'est pas de mon domaine. Mais, je tiens à vous dire que je retourne à l'école encore cette année, et que je veux profiter de mon mieux de tout ce qui me sera donné à l'Avant-Garde.

Quand donc aurons-nous le plaisir de vous lire ? Nous avons trouvé les vacances longues sans notre petit journal. Aussi, nous avons hâte de vous saluer de nouveau. Revenez-nous au plus tôt. J'espère que votre santé est bonne et que vous serez plus vaillant que jamais.

Comme par le passé, cher ami comptez sur nous, sur les jeunes de Chauvin. Nous vous aiderons de toutes manières. Dites ce que vous voulez et nous y serons.

Vos chers petits Avant-Gardistes de Chauvin. Yvonne Paré,
Prés.-gén.

Mlle Yvonne Paré,
Présidente Générale,
Chauvin, Alberta.

Ma chère Yvonne :

Oui, ma chère, je me suis ennuyé de vous autres. Il m'a paru que ces vacances ne finiraient jamais. Enfin, vous êtes de retour au bercail et ensemble nous allons nous mettre à l'oeuvre pour entreprendre une belle année d'action catholique et française.

Je suis fier d'apprendre que vous avez eu des séances d'Avant-Garde pendant les vacances. Cela montre combien vous comprenez le travail qui se fait dans l'Avant-Garde et jusqu'à quel point vous l'aimez. Je n'ai jamais douté de la sincérité et de la valeur des Avant-Gardistes de Chauvin mais ceci approfondit encore mes convictions à leur sujet.

Vous avez étudié les méthodes d'action employées par la JEC et la JAC et vous avez compris la nécessité de faire de l'action catholique. Vous voulez vous lancer de ce côté ; nous allons certainement vous y aider. Un comité a été nommé par l'A.C.F.A. spécialement pour s'occuper des intérêts de l'Avant-Garde et vous pouvez être certain que rien ne sera négligé pour perfectionner votre Association afin qu'elle réponde à tous les besoins de l'heure actuelle. Vous en aurez d'autres nouvelles d'ailleurs.

Bonjour mes petits de Chauvin,
G. L.

"L'OISEAU BLEU"

La formation intellectuelle et l'éducation nationale de la jeunesse écolière préoccupent au plus haut point les directeurs de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal. Depuis plus de quinze ans, ils publient, à l'instigation de Son Exc. Mgr Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, une revue mensuelle illustrée qu'ils souhaitent ardemment voir pénétrer dans toutes les écoles, dans tous les foyers.

Les dirigeants de la Société nationale des Canadiens français ont conscience de faire oeuvre utile, oeuvre nationale en maintenant cette revue, unique en son genre, fort appréciée des éducateurs et des éducatrices. "Par son format bien approprié, a écrit l'hon. Cyrille-F. Delage, surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec, sa jolie apparence, ses nombreuses illustrations et le ton de ses articles choisis et variés, comportant tous de belles leçons de patriotisme, l'Oiseau bleu paraît être la publication qui répond à notre attente. Aussi, suis-je heureux de lui accorder mon encouragement le plus sympathique, tout en lui souhaitant de devenir la revue préférée de nos petits Canadiens."

L'Oiseau bleu développe chez les jeunes l'amour de la patrie en leur faisant connaître davantage les hommes et les choses du Canada français. Il répond à cette nécessité "d'une littérature pour enfants écrite spécialement pour eux," dans le dessein de contre-balancer l'influence de certains magazines de langue étrangère tout à fait condamnables.

Le R. P. Paul-Emile Farley, C.S.V. déplore dans sa brochure Livres d'enfants la rareté des ouvrages appropriés chez nous à la jeunesse. "Sauf peut-être en ces dernières années, remarque-t-il, quels sont nos auteurs qui songèrent à écrire des ouvrages spécialement destinés à la jeunesse ?"

Cet état de choses, la Société de Saint-Jean-Baptiste a contribué à le changer par la publication d'une revue rédigée et illustrée tout exprès pour les écoliers et les écolières du Canada français et pour les jeunes Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Quand parut Sur les ailes de l'Oiseau bleu de Mlle Marie-Claire Daveluy, M. Louis Francoeur, journaliste averti ne craignit pas d'affirmer en la félicitant que personne au Canada n'avait écrit autant pour l'enfance et la jeunesse. Mlle Daveluy veut bien reconnaître qu'elle est redevable à la Société de Saint-Jean-

Baptiste de cette partie de son oeuvre littéraire qui est réservée aux jeunes. Ses romans, ses récits d'aventures, etc., en ont fait paraître d'abord dans l'Oiseau bleu, avant de les mettre en volumes. Elle n'est pas la seule à en avoir agi ainsi. Quel jeune n'a pas lu les oeuvres de Mme Juliette Lavergne, de Mlle Marie-Louise d'Auteuil, de Michelle Le Normand, de Mlle Marie-Rose Turcot, d'Ariane, etc. ? L'Oiseau bleu, le premier, les avait accueillies avec sympathie dans ses pages.

La jeunesse studieuse réclame de la lecture agréable et instructive en même temps. L'Oiseau bleu est en mesure de combler ce désir si légitime. Il est attrayant par ses illustrations en couleurs ; il récréé par ses récits historiques, ses contes de fées, ses légendes, ses chansons de folklore, ses historiettes et bons mots, ses concours mensuels avec primes. La chronique des Cercles des Jeunes naturalistes, dirigée par Mlle Marcelle Gauvreau, celle des Avant-gardes de l'A.C.J.C., le Courrier de la Fauvette, le Questionnaire de la Jeunesse de M. l'abbé Etienne Blanchard, P.S.S., le feuilleton de Mlle Daveluy, l'histoire de Deux petits enfants pauvres d'Hortense Dulac, les Anecdotes canadiennes de M. Edouard-Z. Massicotte, les Notes philatéliques de Phil Athély, etc., etc., ces rubriques diverses tendent toutes à piquer la curiosité des jeunes, à former leur intelligence et leur coeur. L'Oiseau bleu ravive le sens national de la jeunesse par les leçons qu'il tire des meilleures pages de l'histoire du Canada.

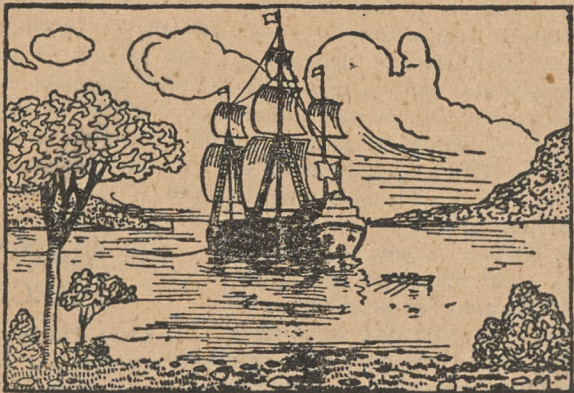
Le Directeur de l'Oiseau bleu, M. Alphonse de la Rochelle, annonce à tous les abonnés qu'il publiera chaque mois un conte populaire canadien : le Petit Poucet, la Barbe-Bleue, Cendrillon, Petit-Jean et le cheval blanc, l'Oiseau bleu, etc., illustrés avec goût par M. Louis-Joseph Dubois. Il s'est de nouveau assuré la collaboration de M. James McIsaac, fidèle ami des tout premiers jours.

Vous le voyez, l'Oiseau bleu est sans contredit la revue par excellence des jeunes Canadiens français, des jeunes Acadiens et des jeunes Franco-Américains. Il paraît pendant les dix mois de l'année scolaire à trente-deux pages. Prix de l'abonnement : un dollar (\$1.) pour le Canada et les Etats-Unis ; le numéro, dix sous (.10).

Que valent les mots jours, mois, année, en regard de ce mot : TOUJOURS le seul exprimant la durée de notre âme ?

Récit de l'abbé A. Couillard-Després.

GUILLAUME COUILLARD



1 — Guillaume Couillard arrive en Canada en 1615. Il est matelot et charpentier, à l'emploi de la Compagnie des Marchands. En 1621, il épouse Marie-Guillemette Hébert, fille de Louis Hébert, le premier colon canadien, et il se fait défricheur.



2 — Jusqu'en 1627, les premiers cultivateurs, Hébert et Couillard, se servent de la bêche pour remuer le sol. Le 27 avril 1627, la charrue est employée pour la première fois. Deux ans après, les terres défrichées par Louis Hébert et Guillaume Couillard rapportent plus de grains qu'il n'en faut pour nourrir cette brave famille.



3 — Au printemps de l'année 1639, les frères Kerth, Huguenots français, passés au service de l'Angleterre viennent sommer Champlain de rendre la place. Les Anglais ne donnent pas suite à leur menace, déconparés qu'ils sont par la fière réponse du fondateur de Québec.



4 — La colonie est aux abois. La famine sévit dans toute sa rigueur. Il n'y a dans le fort ni hameçon pour faire la pêche ni poudre pour faire la chasse. Les colons s'enfoncent dans les bois, cherchant des racines pour apaiser leur faim. Les enfants demandent du pain à leurs parents, qui ne peuvent leur en donner. C'est la désolation.



5 — Au printemps, les frères Kerth viennent de nouveau en face de Québec avec l'intention de s'en emparer. Champlain, réduit à la dernière extrémité, prend le parti de se rendre. Les Français et les religieux se préparent à quitter la colonie.



6 — Couillard et Madame Hébert consultent Champlain sur ce qu'ils doivent faire. Vont-ils retourner en France et abandonner le fruit de tant de travaux ? Champlain leur conseille de rester ; ils pourront s'en retourner en France s'ils le veulent, comme le permet le général Kerth.

ETRANGE HISTOIRE D'OUTRE-TOMBE

Un missionnaire(digne de toute considération, a rapporté le fait suivant qui fut, il y a quelques années, reproduit par un grand journal de Londres.

«Je suis prêtre séculier, et mon district, d'une vaste étendue, compte une population très agglomérée. J'ai deux confrères pour auxiliaires. Nous connaissons la majeure partie de nos fidèles, mais les migrations sont très fréquentes. La presbytère est adossé à la chapelle, et l'un ou l'autre de nous est toujours prêt, nuit et jour, à répondre à toute invitation des malades ou des affligés.

Le samedi 3 novembre, j'avais eu une très rude journée, et après des travaux spéciaux jusqu'à 10h. du soir, je récitais le reste de mon office, et me préparais à me reposer. A ce moment, la sonnette fut violemment agitée. Je descendis rapidement l'escalier, et je trouvai notre ménagère en pourparlers avec une dame âgée et respectable, qui demandait d'un air suppliant qu'un prêtre voulût bien aller à telle maison, dans telle rue (elle indiquait le numéro), où se trouvait un jeune homme près de sa fin. Je demandai si cette visite pouvait être remise au lendemain; la solliciteuse me pria, de la manière la plus instante, d'y aller immédiatement sans aucun délai. Ecrivant alors sur une ardoise le nom de la personne malade et le numéro de la rue où j'étais appelé, je m'apprêtais à partir, prenant sur moi tout ce qui serait nécessaire. En même temps je me plaignis à cette dame de ce qu'on n'avait pas choisi une heure moins tardive et plus raisonnable pour me prévenir. Toutefois m'apercevant que mes paroles, quoique simples et douces, semblaient lui faire de la peine, je changeai de ton, car, sans doute, j'avais pris celui d'un homme harassé de fatigue.

—Je serai auprès de vous en moins de vingt minutes, lui dis-je, vous pouvez compter sur ma présence et mon secours immédiat...

—Que Dieu récompense votre charité! soupira la visiteuse qui semblait vivement affectée du danger de mort où se trouvait le malade, et qu'il daigne vous bénir à l'heure de votre mort pour votre charité! Je me fis répéter le nom de la rue, le numéro et le nom du malade, car ce nom m'était inconnu, et mon interlocutrice ne l'était pas moins. Quoi qu'il en soit, en moins de vingt minutes, je fus prêt

et quittai le presbytère pour remplir ma mission de charité.

C'était une froide nuit de novembre, et bien que ce fut un samedi, il y avait peu de monde dans les rues, car le brouillard était très épais. Enfin, après avoir marché quelque temps, j'arrivai à la maison indiquée et je sonnai. Une vieille femme se présente:

N'y a-t-il pas ci quelqu'un de très malade? lui demandai-je.

—Pas ici, Monsieur, pas dans cette maison. Il n'y a personne dans ce cas.

—En êtes-vous bien sûre? lui dis-je. Car une dame vient de me demander à l'instant pour un homme qui touche à sa fin. Je viens de la chapelle catholique et la personne qui m'a fait demander a beaucoup insisté.

—Tout le monde va fort bien ici, Monsieur. Il n'y a ni malades ni mourants, mais je ne connais pas nos voisins. On vous a mal indiqué le numéro.

Faisant mes excuses à la servante de l'avoir dérangée, j'allais rentrer chez moi, lorsqu'un jeune homme sortit d'une pièce vis-à-vis de la porte d'entrée; il avait entendu une partie de notre conversation, et exprima courtoisement son regret de ce que j'avais été dérangé sans raison, par un temps si fâcheux et à une heure si tardive, un samedi soir. Ses manières et sa voix étaient très affables. Il fit signe à la servante de se retirer et me dit:

—Père, ne voudriez-vous pas reposer quelque peu dans cette chambre? Voici un bon feu, il faut vous chauffer avant de partir.

Je lui redis en peu de mots ce dont il s'agissait et, en m'asseyant, je maugréai contre les personnes qui n'ont pas soin de donner exactement leur adresse.

N'y a-t-il pas des catholiques dans cette maison? lui demandai-je de nouveau, car j'avais été frappé de ce qu'il m'avait appelé Père.

—Il n'y en a pas, et cependant il devrait y en avoir. Je devrais être catholique moi-même, ayant été baptisé catholique.

Ceci amena une conversation des plus sérieuses, qui dura une demi-heure. J'appris qu'il avait négligé ses devoirs religieux depuis dix ans, et qu'il n'était jamais entré dans la chapelle de notre mission. Je lui fis con-

Audience du Pape à 5,000 enfants



Sa Sainteté a accordé récemment une audience à 5,000 enfants. Comme on peut le voir, les enfants, familles, s'étaient assis jusqu'au pied des marches du trône de Pie XI.

naître ce qu'il avait à faire sans délai. Bien que négligent dans la pratique, il n'avait pas perdu la foi. Bref j'entendis sa confession et je partis.

Le lendemain, j'attendis vainement le jeune homme au presbytère, où je lui avais donné rendez-vous; je ne pus, non plus, constater sa présence aux offices. Je fus surpris, mais je repoussai immédiatement la soupçon qui vint en moi. Le lundi matin, sa vieille et fidèle servante vint, le coeur brisé de douleur, m'apprendre sa mort subite! Je fus, je l'avoue, atterré à cette nouvelle. On l'avait trouvé mort

dans son lit. D'après la déclaration du docteur, il était mort d'un rhumatisme au coeur, quelques heures après notre entretien.

J'allai dans la maison où le corps avait été mis en bière, pour y réciter les prières des morts préparatoires au service public qui devait avoir lieu dans un cimetière du nord-ouest de Londres. Le cercueil était placé sur des tréteaux dans la chambre mortuaire. Sur le manteau de la cheminée un portrait à l'huile attira mes regards. Je le contemplai d'abord avec une vive curiosité, puis a-

vec le sentiment d'une sainte frayeur; c'était le portrait de la vieille dame qui était venue me chercher "pour un jeune homme près de sa fin!" La ressemblance était frappante, et au témoignage de la domestique, ce portrait fidèle était celui de la mère du jeune homme. Or, elle avait quitté cette terre depuis plusieurs années, avant le trépas subit de son fils!... C'était elle, elle-même, cette vénérable défunte, qui était venue m'avertir!...

Sollicitudes maternelles d'outre-tombe, que vous êtes touchantes! et que Dieu est bon!"

GUILLAUME COUILLARD

Illustrations de Maurice Lebel.



7 — Champlain part pour Tadoussac avec tous les Français. Il amène avec lui deux petites sauvagesses qu'il a adoptées, mais Louis Kerth ne veut pas qu'il les conduise en Europe. Malgré les pleurs des enfants, elles resteront au Canada.



8 — Champlain demande à Couillard de les garder dans sa maison avec les siens. Couillard lui répond: Soyez assuré, Monsieur, que je les garderai chez moi avec ma femme et mes enfants; que j'en aurai grand soin si elles consentent à rester avec moi. Les petites filles acceptent. Elles s'appellent Espérance et Charité.



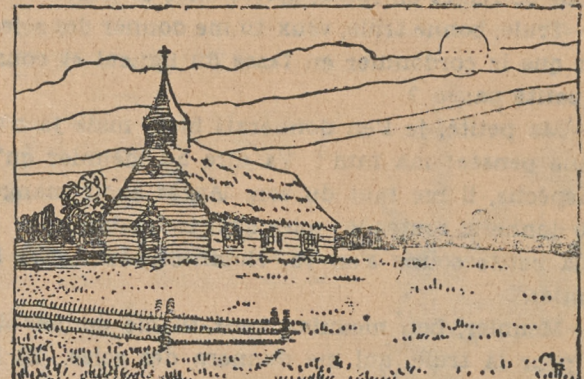
9 — Durant trois ans la famille Couillard demeure courageusement sur le rocher de Québec, au milieu des ennemis. Au printemps de 1632, les Français reviennent enfin et son regus avec de grandes démonstrations de joie, tant par les colons que par les Sauvages.



10 — Le 29 juin 1632, les PP. Jésuites vont célébrer la sainte messe dans la maison de la famille Hébert-Couillard, au milieu de tous les assistants recueillis et attendris. Quel beau jour pour nos pauvres exilés! Ils chantent un TE DEUM d'allégresse pour annoncer leur délivrance.



11 — Guillaume Couillard est anobli en 1654. La même année, il fait don l'une pièce de terre de quatre-vingt perches, pour y bâtir l'église de Québec. Il meurt en 1663; il est inhumé dans l'église de l'Hôtel-Dieu. A la droite du piedestal du monument Hébert, on lui a érigé une belle statue en récompense de sa noble conduite. Ses descendants sont très nombreux en notre pays.



12 — Madame Hébert, née Marie Rollet, ouvre dans sa maison le premier pensionnat pour les petites filles sauvages. Elle aime à les instruire des vérités de la foi. Elle accepte souvent d'être la marraine des petits sauvages. Elle meurt en 1649. Comme elle a partagé les travaux, les peines, les fatigues de son mari, Louis Hébert, la statue de cette femme vertueuse et de mérite se trouve au bas du piedestal du monument Hébert à Québec. Honneur à nos premiers colons!



LE CHARBON VIF

Il y avait, une fois, une petite souris et un charbon vif. La petite souris dit au charbon :

— Si tu le veux, nous traverserons la rivière.

— Comment traverser la rivière: nous n'avons pas de bateau ?

— Ce n'est pas malin. Nous mettrons deux brins de paille en croix, sur lesquels nous traverserons.

— Mais, la souris, tu es folle ! Ne sais-tu pas que je mettrais le feu à la paille. Nous nous noyerions.

— Petit charbon vif, c'est toi qui radotes ! Comment pourrais-tu, dans l'eau, incendier les pailles. L'eau éteindrait le feu. Viens donc, peureux !

Il proteste bien un peu, mais son amie fait tant de minauderies qu'elle finit par le gagner.

La petite souris, prenant deux brins de paille, les pose en croix dans l'eau et fait monter le charbon, qui avait bien peur, allez ! Puis elle pousse l'embarcation au large, en disant: Bon voyage ! Je te rejoindrai bien.



A peine a-t-elle prononcé ces mots que, pouf ! une petite fumée s'élève de l'eau. Le charbon ardent, ayant mis le feu à la paille, avait voulu se débattre; il était tombé à l'eau, et se noyait. La petite souris, le voyant à la dérive, tout noir, se pâme de rire. Elle rit tant et si fort que sa petite panse en crève comme une bulle de savon.

— Bon ! dit-elle, c'est ma punition. Me voilà bien prise ! Que faire ? Mais j'ai une idée: je vais me rendre chez le cordonnier, qui me recoudra.

Elle part tout sur un côté, marche, marche, marche. Elle arrive en boitant chez le cordonnier.

— Cordonnier, bon cordonnier, veux-tu, s'il te plaît, coudre ma petite panse ?

— Je te raccommoierais bien, ma petite, mais je n'ai pas de soies pour en faire du ligneul. Va en demander à la truie, et, si elle t'en donne, je recoudrai ta petite panse.

Elle se remet en route, arrive chez la truie.

— Truie, bonne truie, veux-tu me donner des soies, pour que le cordonnier en fasse du ligneul et couse ma petite panse ?

— Ma petite, je t'en donnerais bien, mais je n'ai qu'une pensée: ma fain ! Va dire au meunier qu'il se dépêche, il me faut du son. Après avoir mangé, je te donnerai toutes les soies qu'il te faudra.

La petite souris s'en va, clopin-clopant, chez le meunier.

— Meunier, bon meunier, veux-tu me donner du son pour la truie, qui me donnera des soies. Et le cordonnier raccommoiera ma petite panse.

— Je t'en donnerais bien, mais le grain à moudre n'est pas encore récolté. Va demander au champ de m'en donner et je te le moudrai en son.

Pauvre petite souris ! Elle reprend la route, ses boyaux à la main, marche, marche. Arrivée au champ, elle s'écrie:

Légende

LE SAUVAGE MOUILLÉ

On voudra bien nous permettre d'esquisser quelques légendes canadiennes et nous commencerons par celle du "Sauvage Mouillé," qui remonte aux premiers temps de la colonie. Elle a pour théâtre un endroit pittoresque des environs de Montréal: les Ecorres, sur la rivière des Prairies. Un parti de bûcherons en route pour "les pays d'en-haut" avait établi son campement pour la nuit au pied des rapides appelés le Saut-au-Récollet. Ils aperçurent à quelque distance une lumière tremblotante, et s'y dirigèrent, croyant rencontrer quelqu'autre expédition. Mais une surprise les attendait. Sur la petite pointe rocheuse où brillait la lueur, on ne trouva ni canot ni campement, mais auprès d'un feu qui n'était peut-être qu'un reflet de lune, les bûcherons aperçurent avec effroi la silhouette très nette d'un sauvage accroupi, se tassant près du feu pour s'y faire sécher, car ses vêtements dégouttaient comme s'il fût à l'instant sorti de la rivière. On héla l'homme étrange, mais il ne répondit pas. On s'approcha en lui parlant, non sans une sorte de crainte, et plus ils avançaient plus les voyageurs s'effrayaient, car l'homme ne levait pas la tête, l'eau qui tombait de son corps ne se rendait pas à terre, et le feu ne jetait ni fumée ni chaleur. Une écorce de bouleau très sèche y fut jetée sans s'enflammer, et c'en fut assez pour nos hommes des bois; ils détalèrent vivement et non sans tourner souvent la tête avec inquiétude, laissant à son égouttement le "sauvage mouillé" que personne n'a plus revu d'aussi près depuis lors. Seulement, lorsqu'ils racontèrent aux autres ce qu'ils venaient de voir, et qu'un sceptique laissa échapper un rire moqueur, on entendit clairement en l'air le grondement de la chasse-galerie, que chacun connaît mais qu'on ne peut entendre sans frissonner d'appréhension: le frisson que donne la proximité des démons aux âmes les mieux trempées. L'histoire nous apprend qu'en 1645 le Père Nicolas Viel, récollet et son acolyte Ahuntsic furent traitreusement noyés par un sauvage renégat qui dirigeait leur canot à l'arrière; celui-ci se sauva seul au rivage où il fut rejoint

par Satan au moment où il se séchait près d'un feu. Il doit être condamné à s'y sécher éternellement car les vieillards affirment que le "sauvage mouillé" apparaît encore d'un côté ou de l'autre de la rivière des Prairies, non loin du "grand Montréal," par les temps de brume et de brouillard.....

"S'il y avait quelque chose de meilleur que la douceur, Dieu nous l'aurait appris; mais il nous recommande surtout d'être doux et humbles de coeur.

St. François de Sales

— Champ, bon champ, veux-tu me donner du grain pour que le meunier me donne du son pour la truie, qui me donnera des soies pour le cordonnier ? Et le cordonnier raccommoiera ma petite panse.

— Comment veux-tu, ma mignonne, que je te donne du grain, moi qui suis tout appauvri. Va dire au bœuf qu'il me donne du fumier pour m'engraisser. Je te donnerai du grain pour le meunier, le meunier te donnera du son pour la truie, et la truie te donnera des soies pour le cordonnier, qui raccommoiera ta petite panse.

Se trainant les pieds, elle s'en va chez le bœuf, et lui demande:

— Bœuf, bon bœuf, donne-moi donc du fumier pour le champ, qu'il me donne du grain pour le meunier, qui me donnera du son pour la truie, qui me donnera des soies pour le cordonnier ? Et le cordonnier raccommoiera ma petite panse.

— Comment veux-tu, petite souris, que je te donne du fumier pour le champ, moi qui me meurs de soif. Va donc me chercher de l'eau à la rivière.

De peine et de misère, la petite souris va à la rivière chercher de l'eau, qu'elle apporte au bœuf, qui lui donne du fumier, qu'elle porte au champ, qui lui donne du grain pour le meunier.

Le meunier lui donne du son, qu'elle porte à la truie; la truie lui donne des soies pour le cordonnier, le cordonnier fait des soies son ligneul, puis il coud la petite panse si bien qu'on n'y voyait ni points ni couture.

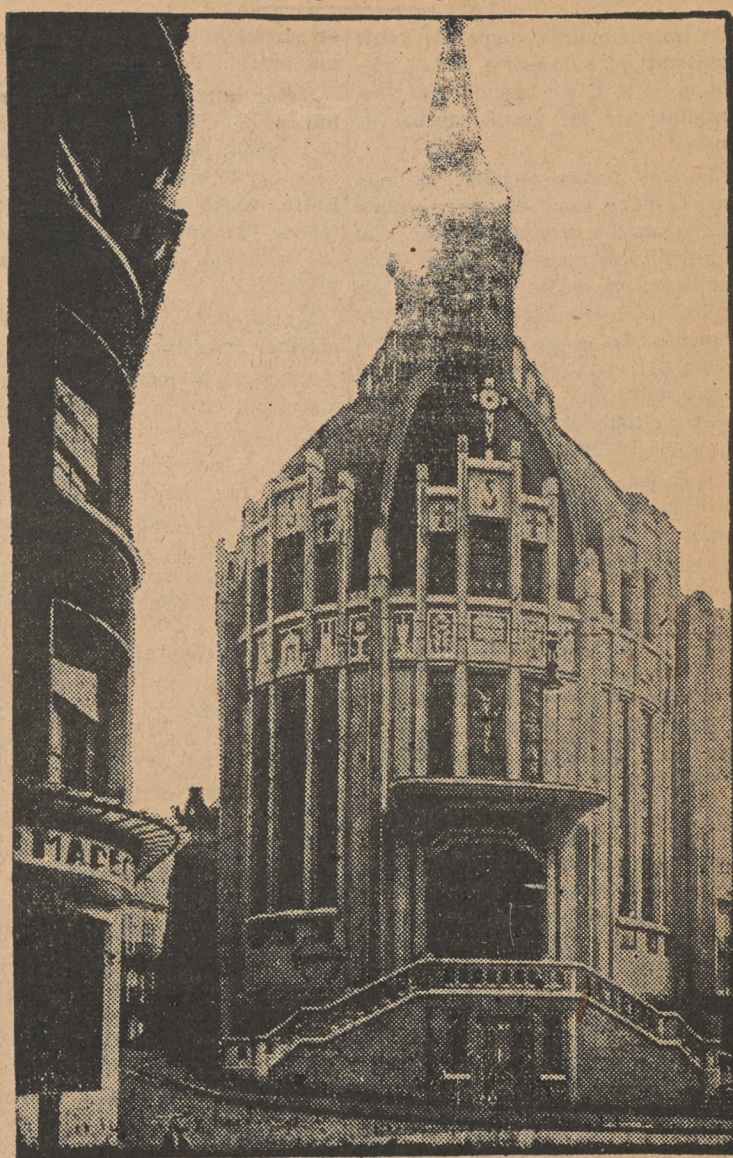
La petite souris remercie le cordonnier et file au plus vite, jurant bien de ne plus rire du malheur du prochain.

Moi qui vous le raconte, j'ai marché sur la queue de la petite souris qui a fait:

Kit-kit !

Mon conte est fini.

Une église originale



Voici la nouvelle église dédiée à saint Blaise qui vient d'être terminée à Vichy, France. Les entrepreneurs ne disposant que d'un terrain réduit se sont trouvés en présence d'un problème ardu, ce qui explique l'originale architecture de ce nouveau sanctuaire.

IDEAL ET DEVOIR

Qu'est-ce donc que ce mot le devoir? Le devoir, c'est l'idéal, et l'idéal c'est le devoir. En effet, il n'y a rien de plus grand, de plus noble, de plus sacré que le devoir! C'est l'expression la plus absolue de la volonté de Dieu, c'est en quelque sorte le mot d'ordre que la conscience nous transmet de sa part.

Il n'est pas une seule minute de notre vie où le devoir ne se dresse devant nous avec la force d'un commandement divin.

Ayons le culte du devoir. Remplissons-le avec joie, avec entrain, à plein coeur; de toute notre âme; il deviendra doux et léger. Dieu est toujours là pour soutenir notre effort, puis la tâche accomplie, pour nous en récompenser.

O jeunes filles, qui cherchons le bonheur, n'oublions pas qu'il fleurit sur les sentiers du devoir.... Plaçons bien haut notre idéal. S'il y a parmi la jeunesse tant de vulgarité c'est qu'on ne connaît plus la passion de l'idéal!... Même on s'en moque!

Soyons donc de ces jeunes filles idéales, n'ayons pas peur de faire face au devoir, toujours nous grandirons en vertus et nous nous élèverons vers notre Créateur. Crions-lui notre faiblesse, il nous soutiendra, abandonnons-nous complètement à Lui en redisant toujours ces paroles:

Excelsior! Toujours plus haut! Voilà notre devise.

"Fleur des Neiges."

HISTOIRE NEGRE

Un Congolais s'étant rendu à Léopoldville, y a fait l'achat d'un miroir, dont il fait présent à sa femme, à son retour au village.

Celle-ci, qui n'en avait jamais vu, se regarde dedans, et, apercevant l'image d'une jeune négresse, se met à pleurer.

Aussitôt, elle s'en va confier son chagrin à sa mère :

— Mon mari a remené une autre femme à la case.

La mère, à son tour, ayant regardé dans la glace, s'écrie :

— Tu es bien sotté de t'en inquiéter. Celle-là est vieille et laide....

MOINEAU TUIT-TUIT

Il y avait une fois, au Japon, un brave homme Ki-Hara-Ki, vivant avec sa femme dans une maisonnette de bambous. Ils possédaient un moineau tout à fait joli. Il était entré dans leur maison un jour qu'il tombait de la neige et qu'il faisait bien froid. Ils l'avaient pris sans difficulté et l'avaient enfermé dans une cage faite de roseaux flexibles. C'était un charmant compagnon, toujours de joyeuse humeur qui, au long des juncs, sautillait sans cesse et poussait des Tuit-Tuit continuels. De là son nom. Les bonnes gens le chérissaient et ils avaient bien soin que l'eau qu'il buvait fût toujours claire et les graines qu'il mangeait toujours fraîches.

Mais ils avaient pour voisin un vilain homme, nommé Ja-Lou-Si qui, par tous les moyens, cherchait à leur faire du chagrin. Un jour qu'ils étaient allés chercher du riz à la ville, il pénétra dans leur demeure et ouvrit la cage pour tuer le moineau. Mais Tuit-Tuit fut plus malin que lui et il s'envola de la cage. Ki-Hara-Ki et sa femme, quand ils la trouvèrent vide, versèrent de grosses larmes.

"Ma chère femme, dit Ki-Hara-Ki, il faut aller à la recherche de Tuit-Tuit, il doit être là-bas dans la forêt."

Le lendemain, dès l'aube, ils s'en furent à la forêt. Comme ils cheminaient sous l'ombrage ils entendirent une voix qui les appelait; ils levèrent les yeux et, chose extraordinaire, ils aperçurent leur moineau Tuit-Tuit sur les branches d'un arbre, et entouré de petits moineaux aussi bien vêtus que lui.

"Bonjour, bonjour, bonnes gens, leur dit-il; "C'est moi Tuit-Tuit, sachez qu'autrefois j'étais un homme, mais j'avais une fée puissante pour marraine, qui, sur ma demande, m'a changé en petit oiseau, afin que je puisse toujours chanter et voler. J'étais très bien chez-vous, mais rien ne vaut la liberté et j'avais hâte de revoir ma famille. Seulement, je veux vous récompenser de vos bontés pour moi. Choisissez une des citrouilles que voici, au pied de cet arbre."

Il y en avait deux: une grosse et une petite. Ki-Hara-Ki choisit la petite et ils s'en retournèrent chez eux. En chemin ils parlaient de Tuit-Tuit et se demandaient pourquoi il leur avait dit d'emporter cette citrouille.

"Il y a quelque chose d'extraordinaire là-dedans," ne cessait de répéter la femme de Ki-Hara-Ki.

Oui, il y avait quelque chose d'extraordinaire, car dès qu'ils furent rentrés jugez de leur surprise! Ils ouvrirent la citrouille et mille pièces d'or s'en échappèrent... Remplis de joie, ils se mirent à sauter comme de vrais enfants. Mais le méchant voisin les avait suivis et les épiait du dehors, par la fenêtre. Quand il vit cette richesse, il courut à toutes jambes vers la forêt.

"Cet imbécile de Ki-Hara-Ki a pris la plus petite des citrouilles, se disait-il, moi je vais prendre la plus grosse et je serai plus riche que lui."

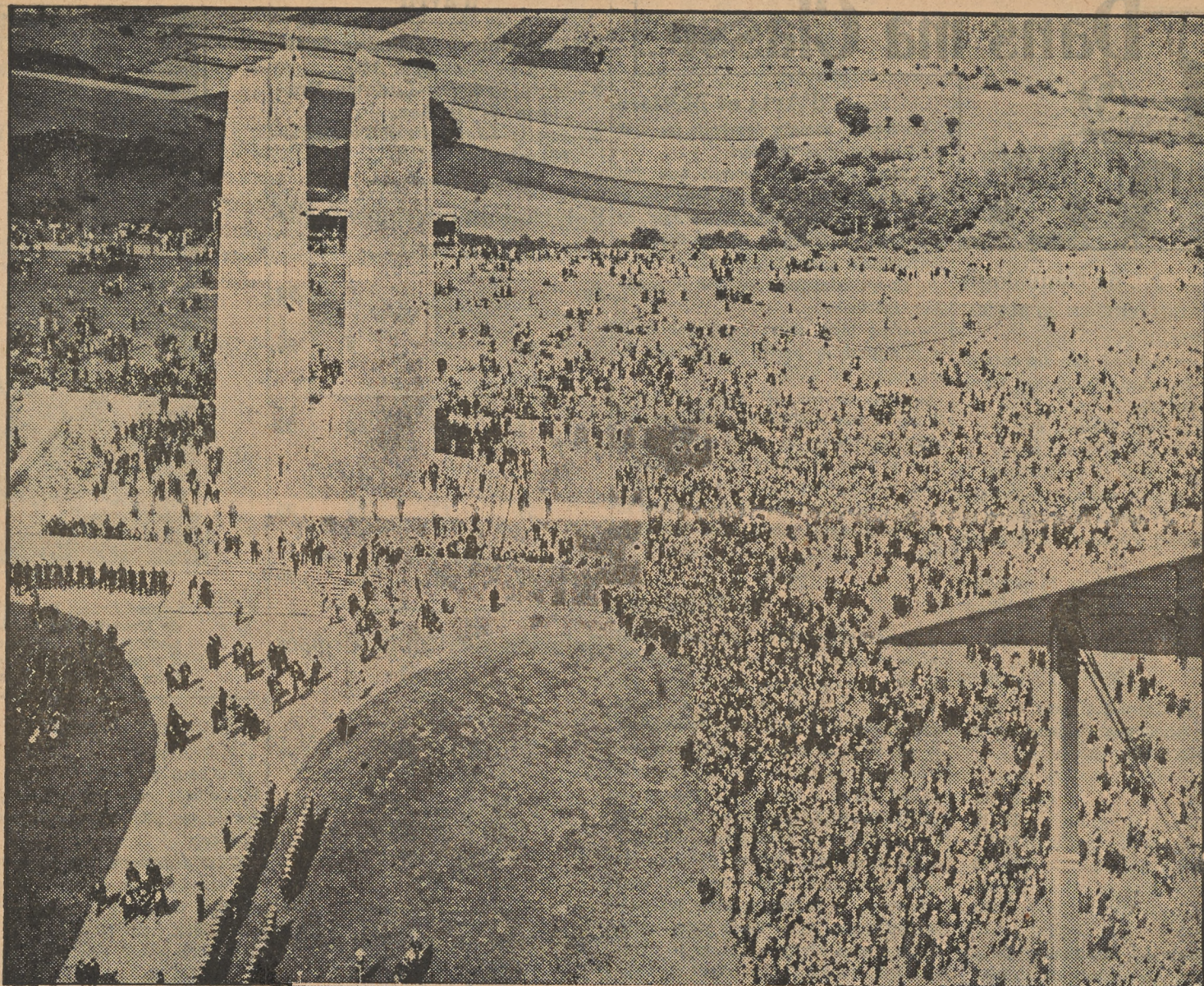
Ainsi fit-il, et il rapporta la grosse citrouille dans sa maison. Mais à peine l'avait-il ouverte qu'il en sortit deux ou trois vilains singes, qui, en sautant autour de lui le piquèrent avec de longues aiguilles.

"Aie! Aie! criait le méchant Ja-Lou-Si. Aie, mon nez, aie, mon dos, aie, mon ventre!" Plus il criait, plus il était lardé de piqures. A la fin le chef des singes lui dit: "Coquin, je suis le moineau Tuit-Tuit; ma marraine la fée, m'a permis de me changer aussi en singe, moi et les miens pour châtier les méchants! Et après l'avoir encore harcelé de coups d'aiguilles, Tuit-Tuit disparut avec sa famille.

Et tandis que Ja-Lou-Si, couché sur le dos et enflé comme un tonneau poussait de profonds gémissements, Ki-Hara-Ki et sa femme ronflaient en paix comme ronflent ceux qui ne sont pas envieux du bonheur des autres.

E. LE MOUËL

La grande animation de la journée du Souvenir à Vimy

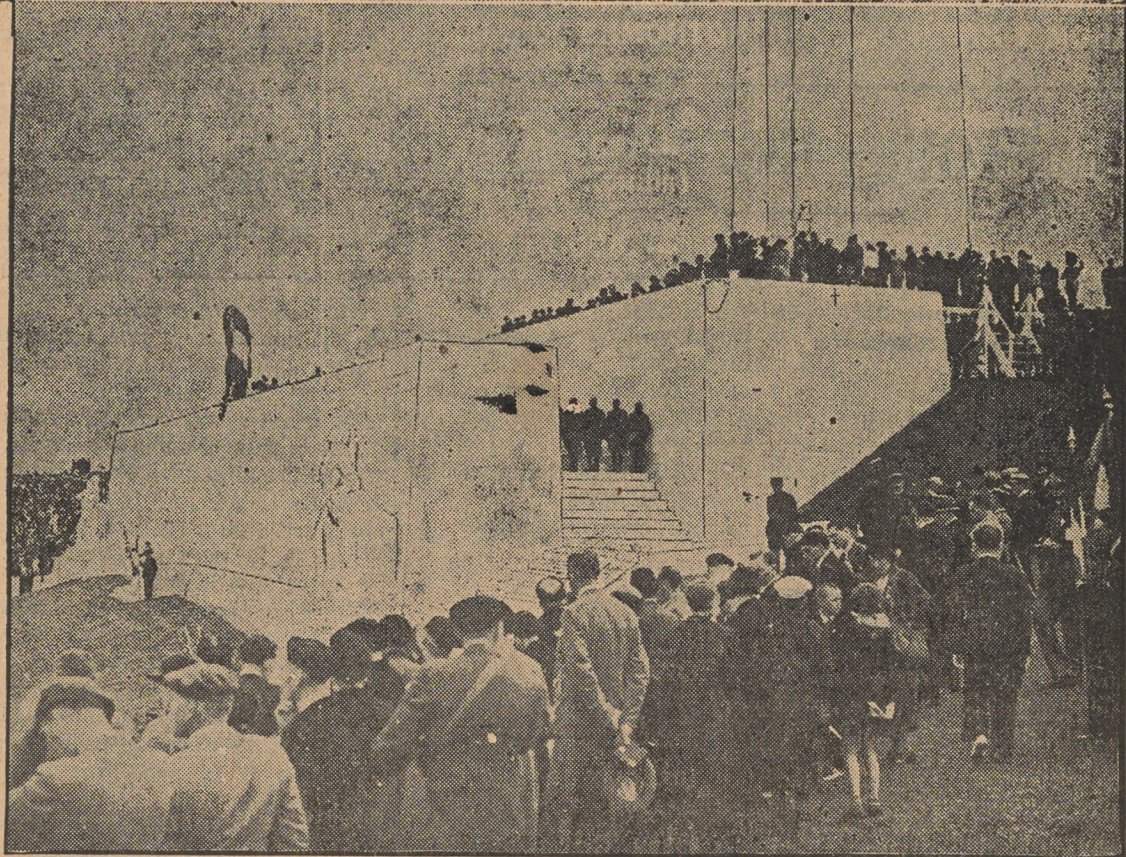


LA PETITE MALADE

Le doux Jésus la voulait toute à lui, sa belle petite fleur printanière et il avait bien hâte d'en aspirer le riche parfum lorsqu'il viendrait enfin la cueillir pour embaumer son céleste parterre des âmes... En attendant, il venait de briser la si fragile tige et elle inclinait, résignée sa tête si lourde et si endolorie. Il venait la clouer sur un lit de douleur. Pauvre Petite! Elle qui espérait bien des rêves roses! Elle voyait l'avenir au travers d'un voile tout fleuri et elle caressait son printemps en souriant.

Pourquoi fallut-il qu'une pleurésie maligne vint la terrasser sans pitié? Prise à l'improviste, elle gémit, elle pleura; ses plaintes étaient navrantes, ses sanglots brisaient le cœur. Elle ne connaissait de Dieu qu'une main bénissante et qui l'avait toujours comblée, et c'était maintenant l'apparition d'une croix, une croix si lourde, si douloureuse que ses jeunes ans s'en effrayaient. Va-t-elle la briser et la rejeter avec violence, cette visiteuse non désirée? Non! Mille fois non! la petite malade a compris et a baisé amoureusement sa croix; elle sourit, elle remercie; votre fleur, elle sera belle, ô Jésus!

Elle est là, pauvre crucifiée, dans un petit lit blanc, appuyée sur un amoncellement d'oreillers, elle semble prier toujours. Son visage est très pâle, mais pour un rien, une émotion, ses joues de la blancheur du lis tantôt, s'enflamment et deviennent d'un rose vif. Ses yeux encerclés de noir troublent et étonnent. Ils semblent voir l'Au-delà. Certains jours ils deviennent brillants... c'est la fièvre lente qui la consume. Une toux sèche déchire... et les poumons malades et le cœur des êtres chers qui l'entourent. La maman inquiète, s'avance souvent, troublée par tant de souffrances secrètes qu'elle devine intenses. Elle prend les fines mains diaphanes, blanches comme de la cire, prodigue à sa petite fille mille caresses maternelles, refoulant ses sanglots. Et sous un sourire héroïque la petite fille pulmonaire la rassure tendrement. Son Jésus, ne connaît-il pas Lui, ses souffrances? Ces douleurs lancinantes du côté? Ces points qui lui coupent la respiration? Cette soif



Ces remarquables photographies donnent une certaine idée de l'atmosphère animée à la fois et recueillie qu'aura connue la petite localité de Vimy le dimanche 26 juillet, lorsque Sa Majesté le roi Edouard VIII d'Angleterre et le Président de la République française dévoilèrent le splendide monument de pierre dont la blancheur solide et imposante gardera désormais, sous le ciel de France, le souvenir ému des soldats canadiens qui se sont sacrifiés durant la Grande Guerre pour secourir le sol dont vinrent les ancêtres de la plupart d'entre eux, qui étaient Canadiens-français. Vimy, aux jours d'autrefois enfer de mitraille où brilla l'héroïsme canadien, restera maintenant le Vimy du Souvenir.

LA PHOTOGRAPHIE D'EN HAUT, prise d'un avion (dont on distingue précisément le bout de l'aile à droite de la photo) donne une vue remarquable du moment où, l'émouvante cérémonie terminée, la foule se met à s'écouler. D'un côté de l'allée, au pied du monument, on distingue encore une rangée d'officiers français et une fanfare militaire au repos; à l'avant-plan, à gauche de la photo, un corps de marine, baïonnettes au fusil, attend l'ordre du départ. Au fond se déroule le clair paysage de Vimy. Et les stèles blanches jettent sur ce coin du pays de France une grande tache émouvante qui se voit de très loin.

LA PHOTOGRAPHIE DU BAS, prise de terre et plus près du monument, laisse voir la grande statue du "Canada pleurant ses fils" voilé encore de drapeaux français et anglais, avant le dévoilement. — Les personnages d'honneur se sont entassés sur le grand palier central. Des soldats de l'infanterie française montent la garde dans les marches. Un groupe de vétérans canadiens, portant le béret vert, a trouvé place plus proche du monument, et l'on voit qui se mêlent à eux des officiers de l'armée française reconnaissables à leurs képis. — (Ces vignettes nous sont communiquées par le Bureau du représentant officiel de la "Presse" à Paris)

fiévreuse qui ne se désaltère jamais??

Ah! c'est pour Lui, qu'elle souffre ainsi en silence. Ah! elle l'aime son Jésus, elle bénit sa main qui l'éprouve, elle Le remercie sans cesse! Et... elle a vingt ans!

Oui, petites malades, vous êtes, quoique toutes broyées, toutes meurtries, vous êtes des petites privilégiées. Dieu, en vous choisissant comme victimes, fait de vous, ses petites fleurs de prédilection, qu'il placera en les cueillant, tout près de son trône pour sa plus grande gloire et consolation!

"L'homme meurt longtemps pour ne pas dire toute sa vie."

Louis Veuillot.

PETIT CONTE

Il y avait autrefois un roi excessivement gros et incapable d'agir: il rassembla les sages et leur dit:

— Trouvez un moyen qui m'allège un peu de cet embonpoint.

Ils en furent incapables. Alors vint un homme adroit, intelligent, qui se donna pour médecin:

— Guéris-moi, lui dit le roi, et tu auras des richesses.

— Que Dieu protège le roi! dit-il; je suis médecin et astrologue, laisse-moi consulter cette nuit ton horoscope, afin de connaître le remède qui te convient.

Le lendemain, il lui dit:

— O roi, donne-moi l'assurance de ma vie.



"Conduisez-moi au numéro 50. Quelle rue?"
"Je ne sais plus. Mais je me resouviendrai en route."
(En Relig. Half Timma, Göteborg)

